ment les vérités révélées dans un exposé de doctrine, et qu'on réprime l'audace de ceux qui les attaquent.

Mais pour que la philosophie produise les heureux fruits qu'on a le droit d'en attendre, il faut d'abord qu'elle se garde de nier les vérités surnaturelles, de les mesurer selon ses propres forces ou de les interpréter à son caprice. A leur égard, elle doit remplir les fonctions de servante fidèle et soumise.

Quant aux points de doctrine que l'intelligence humaine peut saisir par ses forces naturelles, la philosophie peut garder sa méthode, ses principes et ses arguments, pourvu qu'elle n'ait jamais la témérité de se soustraire à l'autorité divine. Elle ne doit jamais admettre de conclusions contraires à la vérité révélée. L'esprit humain est circonscrit dans des limites déterminées et assez étroites ; à cause de cela même, il est exposé à l'ignorance et à l'erreur. Pour la foi chrétienne, elle agrandit l'intelligence, et, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu, elle est une maîtresse très-sûre de la vérité. Elle ne saurait être l'ennemie de la raison et des vérités naturelles ; loin de là, elle les fait resplendir du plus brillant éclat.

L'histoire de la philosophie justifie ce qui vient d'être dit. Les philosophes païens, même les plus sages, n'ayant que la seule raison pour guide, tombèrent dans les plus détestables erreurs sur Dieu, la Providence, la cause du mal dans le monde, la fin dernière de l'homme, les vices et les vertus. Au contraire, les Pères et les docteurs de l'Eglise comprirent que la restauration de la science humaine devait se faire dans la lumière surnaturelle, la lumière apportée dans le monde par le Christ, et ils ne gardèrent, des enseignements des anciens philosophes, que ceux où la justesse de l'expression répondait à la sagesse de la pensée, puis ils rejetèrent le reste. Car de même que Dieu suscita les martyrs, pour briser la force et la cruauté des tyrans, ainsi aux sophistes et aux hérétiques, il opposa les philosophes chrétiens.